

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Bibliographie. La population de Francfort aux XIVe et XVe siècles

Journal de la société statistique de Paris, tome 28 (1887), p. 139-144

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1887__28__139_0

© Société de statistique de Paris, 1887, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

V.

BIBLIOGRAPHIE.

1. — *Die Bevölkerung von Frankfurt a. M. im XIV. und XV. Jahrhundert* (la population de Francfort aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles), par le Dr Carl Bücher, professeur à l'Université de Bâle.

Les indications sur le chiffre des habitants que renfermaient les villes au moyen âge, sont assez maigres et souvent contradictoires. On ignorait alors les raffinements de la statistique ; il n'y avait pas de commissions de recensement, fonctionnant tous les cinq ou six ans et posant aux habitants toute une série de questions, dont quelques-unes sont oiseuses. On s'inquiétait seulement du nombre des contribuables, et, si la ville était assiégée, on faisait le compte des bouches à nourrir, afin de comparer les ressources en vivres et le nombre des consommateurs. On possède passablement de rôles de contribuables dans les archives municipales ; quelques villes même, comme par exemple Nuremberg, assiégée en 1449, ont conservé la liste des personnes enfermées par l'ennemi dans leurs murailles. Les historiens et les statisticiens qui se piquent d'exactitude, en sont réduit souvent à des règles de trois ; connaissant plusieurs éléments constitutifs de la population, ils s'efforcent de dégager l'inconnue et d'arriver à un total probable. M. Jastrow a publié récemment une étude sur l'état actuel de la question, sur la méthode à employer, sur les sources à consulter. Il indique en passant les modifications survenues dans la distribution de la population dans les villes d'Allemagne ; pendant un temps, les cités les plus florissantes se trouvaient dans la vallée du Rhin, Bâle, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Francfort, Cologne. Aujourd'hui, les grands centres de population se sont déplacés ; ils sont au Nord, à Hambourg, Berlin, Breslau.

Les historiens d'il y a 30 ans se montraient généreux dans les chiffres ; Arnold évaluait à 60,000 ou 100,000 le nombre des habitants dans les villes épiscopales. Depuis lors, on est devenu plus modéré, les documents découverts y obligent d'ailleurs. D'après Hegel, Nuremberg n'avait que 20,000 habitants au ^{xv}^e siècle, d'après Schonberg, Bâle 15,000, d'après Bücher, Francfort 9,000 à 10,000 ; un travail récent de Hegel ne donne à Mayence que 5,000 à 6,000 habitants.

M. Bücher, qui occupe à Bâle la chaire d'économie politique et de statistique, s'est livré pendant de longues années à des recherches sur la population de Francfort au moyen âge. La science économique lui est venue en aide, elle lui a fourni des points de vue nouveaux et intéressants ; elle a éclairé d'un jour particulier les documents conservés dans les riches archives de l'ancienne ville libre, ainsi que les descriptions des anciens chroniqueurs. M. Bücher ne s'est pas borné à faire de la statistique, il a voulu reconstruire l'organisation sociale tout entière, reconstituer le tableau de la ville au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e siècle. On trouve dans son volume des renseignements curieux et pittoresques sur les bourgeois, les artisans, le clergé, les juifs. M. Bücher a eu la bonne fortune de pouvoir se servir des rôles nominatifs, s'étendant presque sans interruption sur toute la période qu'il a embrassée dans ses études. Les juifs ont payé une redevance à l'Empereur. Le chef de l'Empire,

dans des moments de gêne financière, a emprunté de l'argent à la ville de Francfort, sur hypothèque de cette redevance ; plus tard, la ville l'a achetée. La redevance des israélites était l'équivalent du droit de résider dans la ville et d'y exercer le commerce des capitaux. C'était presque un droit de patente, dont l'assiette a varié à diverses reprises et qui à certains moments a eu les allures d'un impôt sur le revenu. Au début, le taux de la redevance a été fixé individuellement ; le chef de chaque famille faisait un arrangement spécial avec la ville. Les autres membres de la famille, vivant sous le même toit, les fils adultes ou les gendres ne payaient rien. On voit l'autorité locale faire des efforts pour les assujettir à l'impôt, dont les fonctionnaires inférieurs du culte demeurent exempts. On a conservé les listes des imposés, avec leur nom et le montant de la taxe. Grâce à cela, on peut être fixé sur le nombre des ménages vivant à Francfort, et ici encore, on est surpris de la différence entre la réalité et la légende. La communauté israélite n'est pas nombreuse, bien que la ville de Francfort, malgré des troubles passagers, leur offrit un séjour relativement supportable.

De 1360 à 1410, le nombre des ménages juifs imposés s'élève de 11 à 19, la taxe varie entre 18, 29 et 13 florins. De 1410 à 1460, nous voyons les ménages descendre de 10 à 7, l'impôt monter de 28 à 48 florins. Dans la partie finale du xv^e siècle, les ménages deviennent plus nombreux ; il y en a 16 en 1500 et la redevance est de 46 florins. Vers 1460, on les enferme dans le Ghetto, qui, grâce à ses murailles, leur offrait une certaine sécurité, et que leurs contemporains avaient pourvu d'un temple, d'un bain et d'une salle de danse. Les maisons en appartenaient à la ville ; elle en percevait le loyer. M. Bücher s'est servi également de trois listes, confectionnées à trois reprises (1430, 1447, 1473) ; d'après ses suppositions, elles auraient été dressées par le juge du district où se trouvait le Ghetto, et elles auraient eu pour objet de contrôler les israélites autorisés à établir leur domicile. Nous voyons, en 1431, 102 israélites répartis en 14 ménages, 83 individus et 13 ménages en 1447, 146 personnes et 22 ménages en 1473 ; parmi ceux-ci figurent 15 israélites étrangers. Les femmes prédominent dans la proportion de 140 femmes pour 100 hommes ; c'est un fait qu'on rencontre souvent dans les villes au moyen âge, mais pour la population chrétienne, l'écart est moins considérable. M. Bücher constate un grand nombre de serviteurs et de servantes ; quelques ménages en ont deux ou trois. Il se demande si des israélites étrangers, associés avec les Francfortois, ne figuraient pas comme serviteurs sur les listes, afin de pouvoir séjourner dans la ville. Parmi les habitants juifs, nous rencontrons un certain nombre d'étudiants — ce sont probablement des enfants ou des jeunes gens qui venaient s'instruire dans la religion. Les étudiants payaient une redevance à la ville. En 1429, Maître Simon de Nuremberg reçut la permission d'avoir vingt étudiants.

En 1694, il y avait 415 familles, en 1703, 436 dans la *Judengasse*. Ces 436 familles représentaient 2,364 personnes, dont 838 étaient mariées, 1,088, des enfants, 358, des serviteurs, 3, des percepteurs. En 1817, le nombre des israélites s'élevait à 4,309. Il dépasse aujourd'hui 15,000 et représente le dixième de la population.

Le chapitre que M. Bücher consacre à l'activité des juifs est fort intéressant. Il montre que, jusqu'au xvii^e siècle, leurs affaires sont toutes financières : ils se bornent à prêter de l'argent à intérêt. Quelques-uns d'entre eux exerçaient la médecine, mais c'est l'exception. Dans les nombreux documents des archives francfortoises, on rencontre un seul artisan israélite, un teinturier, de 1489 à 1500 : l'usure lui est

spécialement interdite. Dans la rue aux Juifs, il y avait cependant un hôtelier qui gérait l'auberge construite par la ville.

En 1390, le roi Wenzel fit remise aux débiteurs chrétiens de ce qu'ils devaient aux israélites. Les débiteurs réclamèrent aussitôt les gages, les titres de créance, et le Conseil de la ville de Francfort se chargea de la liquidation pour ce qui concernait les juifs de la ville. Il existe deux pièces se rapportant à cette opération; elles sont précieuses par la lumière qu'elles jettent sur la qualité des débiteurs, sur la façon de procéder des prêteurs. La plupart des emprunteurs appartiennent à la noblesse du voisinage; on rencontre sur la liste l'archevêque de Mayence, des chanoines des chapitres de Worms et d'Aschaffenburg. Ils ont donné en gage les objets les plus divers: casque en argent, chaîne d'or, manteau gris, toile de ménage, diamant, saphir, missel, etc. Les artisans de la ville figurent également avec du drap, des souliers, une livre de fer. Les créanciers sont au nombre de 27, dont 4 femmes. La somme totale s'élève à 15,805 florins, plus 47 créances dont le montant n'est pas indiqué. Zornline, veuve de Fifelín de Dieburg, et ses fils, perdirent plus de 8,000 florins par cette confiscation. Le taux d'intérêt pour les débiteurs bourgeois était de 43 p. 100 l'an, d'après M. Bücher, — il n'y avait pas de limite pour les étrangers.

Les israélites restaient souvent propriétaires du gage, et ils profitaient des foires pour revendre les objets. Il leur était interdit de prêter sur engagement de vêtements sacerdotaux, d'armures, d'habits mouillés ou ensanglantés, et d'acheter ces objets; leurs opérations devaient se faire en plein jour et les portes ouvertes.

M. Bücher pense que, jusqu'à la fin du xiv^e siècle, les juifs auraient pu se livrer à toutes les occupations, mais ils ont préféré avancer des capitaux à gros intérêt et ils ont dû en supporter les conséquences. A dater du xvi^e siècle cependant, ils commencent à faire le commerce. En 1694, sur 415 ménages, 109 font la banque, 106 vendent des vêtements, boutons, cordons, rubans, 24 de l'épicerie ou des victuailles, 14 des peaux et des plumes, 5 du vin, des fruits. A cette époque, la *Juden-gasse* renferme 7 bouchers, 3 hacheurs de viande et 3 boulangers.

La communauté israélite de Francfort était la première de l'Allemagne au moyen âge, comme il résulte d'une pièce conservée dans les archives et indiquant un impôt extraordinaire prélevé en 1491 par l'Empereur sur les israélites. Francfort doit payer 600 fl., Worms 400 fl., les villes d'Alsace 100 fl., Schweinfurt 100 fl., Wetzlar 30 fl.

M. Bücher arrive à la conclusion qu'au xiv^e et au xv^e siècle, les israélites étaient répandus sur toute l'Allemagne de l'Ouest et du Centre. Ils y avaient formé un réseau dont les villes étaient les nœuds. Au Midi et à l'Est, ils étaient beaucoup moins nombreux, et au Nord ils n'avaient apparu que sur quelques points. Les israélites, d'après une ancienne opinion, seraient venus de France en Allemagne: les études de M. Bücher l'ont amené à croire qu'il y a du vrai dans cette hypothèse.

Le volume que nous avons sous les yeux a plus de 730 pages. Il sera suivi d'un second aussi considérable. C'est un véritable monument de patientes recherches et parfois aussi de conjectures hasardées, que M. Bücher a élevé à l'ancienne ville libre.

A. RAFFALOWICH.

2. — *L'Ancienne Civilisation au Mexique.*

1° *L'Art mexicain*, composé par le Père Antonio Del Rincon, de la Compagnie de Jésus, dédié à l'illustrissime et révérendissime seigneur don Diégo Romano, évêque de Tlascalan, membre du Conseil de sa Majesté à Mexico en la demeure de Pierre Bailli 1595.

Réimprimé en 1885 par les soins du D^r Antonio Peñafiel, chargé de la direction générale de la Statistique du Mexique. 1 vol. in-4°.

2° *Catalogue alphabétique des noms de lieux appartenant à l'idiome nahuatl.*

Étude sur les hiéroglyphes du registre matricule des Tributs du recueil de Mendoce, par le D^r Antonio Peñafiel, directeur général de la Statistique de la République mexicaine, membre de plusieurs sociétés scientifiques nationales et étrangères.

Dessins tirés des antiquités mexicaines de lord Kinsborough, par M. Domingo Carral et gravés par M. Antonio H. Calaviz.

Imprimé sous la direction du général Carlos Pacheco, secrétaire de la Société d'encouragement.

Avec atlas in-4° de 28 planches représentant 336 dessins d'hiéroglyphes, 2 vol. in-4°.

3° *L'Art de la langue tarasca*, arrangé avec nouveau style et clarté nouvelle, par le R. P. M. Fr. Diégo Basalenque, de l'ordre de notre père saint Augustin, provincial de la province de Michiacan et son chroniqueur.

Publié par le R. P. M. Fr. Nicolas de Quexas, provincial de ladite province, qui l'a dédié à la sanctissime et sérénissime Marie, reine des Anges, avec permission, à Mexico, par François Caldérin, l'an 1714. Revu et réimprimé en 1886 par les soins du D^r Antonio Peñafiel. 1 vol. in-4°.

Tels sont les titres des 4 volumes in-4° publiés en langue espagnole, et que nous sommes chargés de présenter aux membres de la Société de statistique.

Ces travaux apportent à l'ethnographie, à la géographie ancienne et à la linguistique de cette partie de l'Amérique, qui constitue aujourd'hui le Mexique et l'Amérique centrale, des éléments, sinon tous absolument nouveaux, du moins coordonnés et bien présentés au public savant.

Ils sont le résultat de ce mouvement scientifique d'investigation et d'études qui se développe aujourd'hui dans les deux mondes, et auquel l'histoire de l'humanité est redevable de si importantes découvertes, et de solutions nouvelles.

La plupart des conquêtes récentes faites sur l'histoire de nos origines doivent beaucoup à la philologie et à la linguistique. Elles rendent, ces deux sciences, des services signalés, notamment à l'art et à l'archéologie. Elles projettent un rayon de lumière dans ce chaos naguère obscur de la formation, du développement et de la succession des races humaines.

Les études sur la linguistique américaine apportent de sérieux éléments pour élucider le problème des origines et de l'évolution des races qui ont peuplé les deux Amériques. Sont-elles autochtones ; ont-elles au contraire été amenées par des migrations sorties de l'Asie, ce grand berceau des races humaines, notamment des Rémites et des Aryens ?

Les deux Amériques auraient-elles été peuplées par d'autres races issues de la partie Est de l'Asie, aussi bien que par des populations venant de l'Atlantide, de ce mystérieux continent disparu dans un immense cataclysme, dont nous n'avons qu'une image affaiblie dans de récentes catastrophes telluriques ?

En effet, si l'on compare la faune américaine des temps quaternaires avec celle de l'Europe à la même époque, on remarque entre ces deux termes de comparaison des ressemblances et des affinités.

Les études géologiques sur la péninsule espagnole ont révélé l'existence de dépôts lacustres recouvrant 150,000 kilomètres carrés et d'une énorme épaisseur, ce sont les bassins de grands fleuves se dirigeant vers le Sud-Ouest, et qui alimentaient un immense continent dont l'Espagne constituerait aujourd'hui l'extrémité Sud-Est.

D'un autre côté, des études sérieuses et suivies sur les races diverses qui ont peuplé l'Amérique, ont fait penser qu'il fallait abandonner l'idée d'une race autochtone américaine, et adopter celle de migrations humaines parties des anciens continents.

Or, il est établi aujourd'hui que les îles Aléoutiennes, les Kouriles, situées au nord du Japon et semées entre l'Asie et le nord du continent américain, ne sont que les sommets d'une terre qui reliait l'Asie à l'Amérique du Nord.

Plus bas, à l'Ouest, si l'Atlantide se rattachait au continent américain, comme la géologie, la faune, la flore, la paléontologie des époques tertiaire et quaternaire paraissent le démontrer, on aurait ainsi les deux grandes voies par lesquelles restera peuplée l'Amérique à une époque qui échappe à l'histoire et à la tradition.

On voit par ces données quel intérêt la science moderne trouve à poursuivre ses investigations sur la philologie américaine et les sciences qui lui font cortège et dont l'étude nous donnerait la solution d'importants problèmes posés à la sagacité humaine.

M. Antonio Peñafiel fait donc une œuvre utile en réimprimant avec des notes, des commentaires, des développements nouveaux *l'Art mexicain* du P. Antonio Del Rincon et *l'Art de la langue tarasca* de Diego Basalenque, publié d'abord par Nicolas de Quexas.

De son côté, le général Carlos Pacheco ajoute encore à ces études par la réimpression qu'il nous donne du *Catalogue alphabétique des noms de lieux appartenant à la langue nahuatl*, celle des Aztèques, le plus élégant et le plus complet des idiomes mexicains, avec des dessins d'hiéroglyphes tirés des antiquités mexicaines de lord Kinsborough.

Les études sur les langues américaines doivent beaucoup aux importants travaux d'un savant allemand, M. Frédéric Müller, membre de l'Académie des sciences de Vienne.

Il définit et caractérise ainsi ces idiomes : « Les langues américaines reposent en « général sur le principe du polysynthétisme ou de l'incorporation ; c'est-à-dire que, « tandis que dans nos langues chacune des idées dont l'enchaînement trouve une « expression dans la phrase, se présente phonétiquement distincte ; elles sont le plus « souvent, dans les langues américaines, réunies en une indivisible unité. Phrase et « mot se confondent donc complètement. Par ce procédé chacun des mots est abrégé « et réduit sommairement à une seule de ses parties. »

Selon leur mécanisme et leur formation, toutes les langues humaines se rattachent à trois groupes principaux :

Les langues monosyllabiques,

Les langues agglutinatives,

Les langues à flexion, parmi lesquelles se classent les langues indo-européennes.

Les langues parlées par les anciennes populations du Mexique sont agglutinatives.

Nous n'avions en Europe qu'un seul langage de ce genre, la langue basque appelée aussi *euskarienne*, et que nous pensons être celle parlée par nos ancêtres de l'époque de la pierre.

Dans ces langues, le genre n'existe pas pour ainsi dire, ainsi que la déclinaison, cette dernière est perdue dans de nombreux suffixes.

La langue nahuatl a eu ses poètes inspirés par la nature merveilleuse et variée au milieu de laquelle vivaient les Aztèques.

La civilisation aztèque nous est de plus en plus révélée par les découvertes archéologiques, par l'étude de sa langue et de ses hiéroglyphes.

Elle nous donne la notion d'une société où dominent des dieux multiples. 13 grands dieux et plus de 200 divinités secondaires; dieux sanguinaires, réclamant l'immolation de milliers de victimes sur la haute pyramide du téocalli où s'élèvent le temple et la pierre du sacrifice; d'une théocratie presque l'égale du pouvoir suprême, armée d'une religion sinistre, terrible, répandant à flots le sang humain au milieu d'un splendide entourage de guerriers parés d'or et d'argent, d'étoffes et de plumes aux couleurs vives, d'ornements empruntés à toutes les richesses de la nature.

Donnons un exemple du polysynthétisme et de l'incorporation de la langue nahuatl et citons l'invocation suivante :

Notlazomahuizteopixcatatzin; elle signifie *no*, mon, *tlazontli* estimé, *mahuiztie*, vénéré, *teopixqui* gardien de Dieu, et *tatli* père.

Donnons aussi un exemple tiré d'un poète en langue nahuatl. Que le compositeur et le prote nous le pardonnent :

Tlahu quechol laxtaleual totonatoc
Ayah coçamalo tonameyotimani
Xiuh coyoltzilitzica ynteocuitlauelt
Xiuhlapallicuilol amoxtli manca

Nicchalchiuhcozcamecaquemmachtotoma, innocuic.

M. Peñafiel expose dans la préface qui précède l'une de ces publications l'intention qui a présidé à ces réimpressions.

« Différents motifs, dit-il, nous ont engagé à commencer la réimpression des grammaires et vocabulaires des langues indigènes par ce petit et intéressant ouvrage.

« Le père Rincon est né à Texcoco, capitale de l'empire Chichimèque, dans laquelle se parlait le plus poli et élégant mexicain, ainsi que le dit un de nos historiens. Le père Rincon était descendant des rois du Tescoco. Il connaissait parfaitement la langue dont il se servait pour les prédications de l'Évangile, et le même historien nous apprend que sa grammaire fut le fruit de dix années d'études constantes. »

Les amis des études sur la philologie et la linguistique doivent donc savoir gré à M. Peñafiel et à ses collaborateurs d'avoir remis en lumière des travaux anciens sur les langues du Mexique. Ils en ont doublé l'intérêt par les développements, notes et commentaires qu'ils y ont ajoutés et par la publication des hiéroglyphes fournis et révélés par les découvertes archéologiques sur les monuments de cette partie de l'Amérique. On doit souhaiter que des traductions mettent un jour ces ouvrages à la portée de ceux qui s'intéressent aux progrès de ce genre d'études.

Auguste NICAISE,

Correspondant du ministère de l'instruction publique.

Le Gérant, O. BERGER-LEVRAULT.